



## Marcus Tullius Obama

Dans un article brillant et original, ([The new Cicero](#), *The Guardian*, 26 Novembre 2008), Charlotte Higgins dresse un parallèle inattendu entre le nouveau président des Etats-Unis et l'ancien consul. Article d'un grand retentissement, si l'on en juge par les nombreuses reprises dans la presse américaine, pour ne rien dire du débat qu'il a suscité chez les internautes. Un cas signalé de la réception de Cicéron au XXIème siècle.

**Tulliana.eu**

Philippe Rousselot, [tulliana.eu](#), mars 2009



Charlotte Higgins tire, semble-t-il, son argument d'un événement qui avait marqué les esprits. Pour prononcer le discours par lequel il annonçait sa candidature, au Mile High stadium de Denver, Barack Obama avait rompu avec toutes les traditions. Dans ce moment crucial – il n'était encore qu'un inconnu – il s'était adressé au public sur une scène reproduisant, tant bien que mal, le forum romain<sup>1</sup>. L'idée lui avait valu les sarcasmes du républicain Mc Cain, et un portrait astucieux du célèbre caricaturiste Steve Bell. La vocation de ce décor symbolique était de rappeler l'architecture institutionnelle américaine, celle de la Maison Blanche ou du Lincoln Memorial. Mais, précise Charlotte Higgins, les colonnes doriques des monuments officiels américains tirent leur origine de la vieille « romanité » qui avait inspiré les Pères fondateurs. Par ce jeu de miroirs, le goût pour l'Antique manifesté par Obama est aussi une référence aux classiques. Ce qui fait dire à Charlotte Higgins : « *si vous voulez savoir ce que seront les quatre prochaines années de la politique américaine, il vous faut étudier sans tarder quelques aspects de la politique de la Grèce antique et de Rome* ». L'idée n'est pas neuve : la comparaison entre Rome et les Etats-Unis fait florès depuis de nombreuses années dans les revues américaines les plus sérieuses. Autre constat unanime que Charlotte Higgins récupère à son compte : Obama est un grand orateur et cette qualité est peut être la clé de sa victoire. Par dizaines, les éditorialistes américains ont décrit le rôle capital de l'éloquence d'Obama<sup>2</sup>, d'autant plus significative qu'il écrit lui-même ses grands discours et d'autant plus visible que l'éloquence des présidents américains s'est affadie depuis longtemps<sup>3</sup>.

C'est sur ces bases déjà connues que Charlotte Higgins franchit le pas : Obama est avant tout cicéronien<sup>4</sup>. Pour étayer sa métaphore, elle multiplie les angles. Elle rappelle que dans la Rome républicaine, la politique, c'est l'éloquence (« *politics was oratory* »). Puis elle montre qu'Obama manie les figures de rhétorique (« *Cicero's techniques* ») comme le tricolon, la prétérition, l'anaphore ou l'antonomase, et que ces astuces (« *tricks* ») rapprochent l'orateur de son auditoire par des effets de complicité et d'émotion. Et si on lui objecte que la tradition

<sup>1</sup> Ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé faire, à l'exception de Kennedy, au Coliseum de Los Angeles.

<sup>2</sup> Par exemple en dernier lieu : James Wood, *Victory speech*, *New Yorker*, 17 novembre 2008. Obama l'orateur est suivi par les spécialistes de rhétorique dès sa première apparition publique en 2004. David A. Frank and Mark Lawrence McPhail, *Barack Obama's Address to the 2004 Democratic National Convention: Trauma, Compromise, Consilience, and the (Im)possibility of Racial Reconciliation*, *Rhetoric & Public Affairs* 8:4, 2005, p. 571-593.

<sup>3</sup> En dernier lieu : Elvin T. Lim, *The Anti-Intellectual Presidency: The Decline of Presidential Rhetoric from George Washington to George W. Bush*, Oxford University Press, 2008, 208 p.

<sup>4</sup> Charlotte Higgins dit qu'avant elle cet adjectif a été employé « more than once » par les observateurs. Je n'en ai retrouvé aucune trace.

rhétorique dont est issu Obama est celle des *preachers* noirs, elle répond que cette éloquence religieuse est directement inspirée de la tradition classique<sup>5</sup>. Au-delà même du recours à la rhétorique comme arme politique, elle dresse un véritable parallèle, quasi plutarquien, entre les deux hommes : tous deux avocats, tous deux écrivains, tous deux « *homines novi* ». Sans grands ancêtres l'un et l'autre, mais s'appuyant, comme par compensation, sur une cohorte d'*exempla* judicieusement choisis. Pour ces deux hommes dénués d'appuis, sans clan ni famille, les ancêtres sont les référents du *mos maiorum*. Pour l'un Licinius Crassus, Scipion Emilien et Caton l'Ancien, pour l'autre Lincoln, Roosevelt et King. Elle conclut sur l'idéal politique d'Obama, qu'elle a trouvé déjà formé dans l'œuvre de Cicéron : « *his project is to unite rhetoric, thought and action in a new politics that eschews narrow bipartisanship* ».

\*

Cet article a eu un grand retentissement. Depuis sa parution, on en trouve la trace partout, dans la presse et sur internet, soit comme commentaire du texte de Charlotte Higgins, soit comme l'affirmation d'une évidence : le rapprochement entre les deux orateurs va de soi.

Rien de si étonnant à cela. Charlotte Higgins a du métier et sait ce qu'elle fait. Responsable de la section Arts du *Guardian*, c'est un auteur qui aime l'antiquité et qui veut la rendre présente. On lui doit deux ouvrages de vulgarisation : *All Greek To Me: From Homer to the Hippocratic Oath, How Ancient Greece Has Shaped Our World*, Short Books 2008 et *Latin Love Lessons: Put a Little Ovid in Your Life*, Short Books 2007. Elle dirige *The Iris Project*, une fondation créée en 2006 dont l'objet est de répandre les langues et la culture antiques dans les collèges et lycées publics. Cette militante de la culture classique n'a pas les mêmes bases techniques que d'autres, plus savants, qu'elle consulte souvent, mais elle s'est depuis longtemps exercée à l'usage des formules fortes et des idées originales. Son article a atteint son but. Il a marqué les esprits.

Christophe de Voogd, ancien élève de l'École normale supérieure, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégé d'histoire, enseigne aujourd'hui à l'Institut d'études politiques de Paris. Son article [Cicéron "speechwriter" d'Obama ? : l'éloquence revient à la Maison-Blanche](#) (NonFiction.fr, 20 janvier 2009) est la continuation, plus savante, de l'article de Charlotte Higgins. Reprenant quelques uns des arguments de la chroniqueuse du *Gardian*, et en ajoutant d'autres (comme l'importance de la *storytelling* dans les discours d'Obama qui, comme Cicéron, parle de lui-même à toute occasion), il se livre davantage à une étude de rhétorique obamienne qu'à un parallèle avec Cicéron, qui n'est vraiment présent que dans le titre de son article. Plus intéressant, l'article de Ed Lake, *Commanding orations* (The National, January 22. 2009) ne cite pas Charlotte Higgins, mais lui doit sans doute une bonne part de ce qui est, pour lui, une évidence : on ne peut plus écrire sur l'éloquence obamienne sans évoquer le souvenir de Cicéron (« *a man whose influence can still be felt in the best of contemporary public speaking* »). Glauco Maggi, dans [Barack pro domo sua. Un discorso classico Cicerone e la grande retorica dietro le parole che rivolgerà alla nazione. Una tecnica che viene da lontano](#) (La Stampa, 20 janvier 2009) donne un commentaire plus critique et plus politique. Il reste frappant de voir combien le texte initial de Charlotte Higgins, même amendé ou corrigé, offre un cadre identique à tous ces articles. Dans d'autres

---

<sup>5</sup> La filiation oratoire de Barack Obama bien analysée, par ailleurs, par Simon Schama, professeur d'histoire à Columbia University « *Obama is uniquely qualified to braid together the two great strands of national rhetoric. On the one hand, that of black redemption: saturated with scriptural passion; the eloquence of Martin Luther King (whom in a wonderful conceit Obama simply called "the Preacher"); the language that altered what Lyndon Johnson believed and did. And on the other, the rhetoric of American classicism: Lincoln's, Franklin Roosevelt's and Jack Kennedy's. From these distinct threads he is hoping to make a new American fabric of speech* ».The Guardian, 30 Août 2008



journaux parus depuis, le cicéronianisme d'Obama est désormais un acquis et se présente souvent au détour d'une phrase, sous la forme d'une incidente<sup>6</sup>.

\*

A l'évidence, ces documents restent techniquement superficiels. Faut-il rappeler à Charlotte Higgins que c'est l'éloquence qui est politique, et non l'inverse ? Sa vision du peuple assemblé communiant avec Cicéron ressemble à une version édulcorée de la Rome quasi démocratique décrite dans les ouvrages de Fergus Millar. Quant à ceux qui l'ont suivie sur ce parallèle, ils n'apportent rien au débat. C'est ce qui, me semble-t-il, les rend intéressants.

Nous sommes en présence d'un cas vivant d'un phénomène de réception. Il relève davantage de la sphère de la vulgarisation que du monde académique. En quelques semaines à peine, s'est installée partout l'idée d'une rencontre, sur le fond et la forme, entre Cicéron et Obama. Passé la surprise de l'article de Charlotte Higgins, l'idée semble aller de soi. N'oublions pas que tous ces articles ont été écrits dans "le moment historique" que constitue l'élection d'Obama. Ils sont marqués par l'enthousiasme ambiant et par la volonté de rechercher ce qui fait la différence d'Obama. Sans doute n'ont-ils pas tort de pointer sa supériorité oratoire, incontestable, qui lui a permis de surclasser ses adversaires. Il y a fort à parier que la principale victime, en creux, du cicéronianisme d'Obama est George Bush, dont de nombreux américains avaient fini par associer son peu de talent oratoire avec une déception politique d'ensemble. Mais ce n'est pas tant Obama qui est décrypté que Cicéron qui est reconstruit.

Pour que le parallèle soit possible, intéressant à lire, en un mot pour que Obama puisse être cicéronien et pour que ce parallèle serve d'éloge, il faut donner de l'Arpinate une image recomposée et *ready made*. Ainsi, la métaphore est soigneusement amputée de ce qui pourrait ternir la belle image de Cicéron-Obama : l'exil, les désillusions familiales, la mort tragique ne semblent pas avoir inspiré Charlotte Higgins et ses suiveurs. De même que, de manière significative, les qualificatifs qui accompagnent le nom de Cicéron sont, quasi automatiquement, « *greatest orator* » ou « *philosopher* », il n'est jamais question de dire qu'il fut à la tête de l'exécutif. Ces omissions sont significatives : Cicéron est devenu un stéréotype positif. Ce n'est pas rien. Car un stéréotype chasse l'autre : il n'est plus question de parler de sa palinodie, de ses bourdes politiques ou de sa maigreur philosophique, qui, jusqu'à une date récente, faisaient encore l'essentiel de l'image cicéronienne. Le Cicéron de Carcopino et de Mommsen a disparu. C'est, je crois, le point le plus intéressant de cette anecdote. On voit aujourd'hui, sous nos yeux, se dérouler un phénomène identifié pour le passé : l'image de Cicéron change avec le climat idéologique. Le stéréotype négatif de Cicéron, qui a tant pollué la littérature savante, ne semble plus à l'ordre du jour. La flétrissure qui frappait Cicéron fut le fait d'historiens peu attirés par la discussion parlementaire, qui se méfiaient de la volubilité des grands discours, des artifices de la rhétorique et des opinions mouvantes. Plus encore, la plupart d'entre eux résistaient mal à la tentation du pouvoir autoritaire. L'éloge d'Obama-Cicéron n'est rendu possible que par un changement de goût et de point de vue politique. La société américaine qui a voté pour Obama, celle qui l'a accepté, se révèle moins conservatrice et plus réticente aux décisions autoritaires. Elle est plus à l'écoute de la toge que des armes.

---

<sup>6</sup> Par exemple, dans le monde anglo-saxon (Simon Schama, *The making of a president*, Simon Schama, The Guardian, 20 Janvier 2009 ou : *The great hope - Barack Obama*, The Independent, 23 Janvier 2009), dans le monde hispanique ( *Obama, el mejor orador del mundo*, el mundo.es, 18 janvier 2009 ; Antonio Hermosa, *Obama: discurso inaugural*, El Mercurio digital, 24 janvier 2009) et même africain (Sonnie Ekwowusi, *First Days of President Obama*, This Day 10 Février 2009).